

LES LIVRES PAR DANIELLE SHELTON

À L'ÉCOLE DE LA RUE

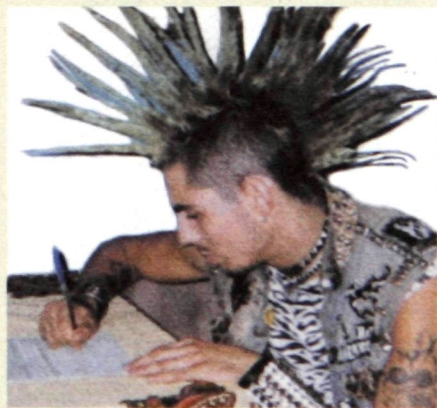
Qui sont ces jeunes itinérants qui squattent la ville? Les sociologues les classent en quatre catégories : les rejetés de la famille, les fugueurs, les révoltés conscients, les nomades urbains. Capables d'amitié et de partage, ils le sont également de trahison, de vol, de violence. Certains sont recherchés par la police. Si leur vie dans la rue prend le sens d'un manifeste contre la société, leurs provocations apparentes et leurs comportements autodestructeurs cachent un appel qu'a entendu le père Michel Boisvert. Il y a près de dix ans, il leur a ouvert la Maison Dauphine, à Québec, un milieu non coercitif qui offre chaleur humaine et sécurité. Dans une grande salle en sous-sol, des intervenants écoutent, dispensent des conseils de santé, proposent des ateliers d'arts et des activités sportives, guident vers la réinsertion sociale ceux et celles qui le désirent.

En 1998, les mêmes médias qui s'étaient inquiétés de la présence encombrante de ces errants dans le quartier de la place D'Youville changent de ton et applaudissent à un nouveau projet initié cette fois par sœur Cécile Girard : doter la Maison d'une véritable école, en collaboration

avec le ministère de l'Éducation et la Commission scolaire de la Capitale. Une école souple, capable de s'adapter aux perturbations de la vie de sa clientèle, avec tous les cours de base, sans oublier l'informatique et l'anglais, mais aussi un programme hors cadre d'éducation et de prévention de comportements à risques. Mission impossible? L'École de la Rue a déjà permis à 18 décrocheurs d'obtenir un diplôme d'études secondaires et l'un d'eux, Pascal Hermann, a atteint le niveau universitaire. Ce succès, estime sa fondatrice, s'explique par la pratique de la pédagogie de la valorisation et de la thérapie par la réussite. Sœur Girard espère que cette expérience, relatée par Madeleine Greffard, parviendra à sensibiliser la population et les autorités au besoin grandissant d'écoles sur mesure pour les jeunes marginaux. — D.S.

Madeleine GREFFARD, *Portes ouvertes à l'École de la Rue, Boréal, 209 p.*

L'École de la Maison Dauphine ne demande pas au jeune de la rue de rompre avec son mode de vie et sa culture. Elle s'adapte à lui.



Martin Lebel, dit Smart, lors de son inscription à l'École de la Rue.



Alexandre L'Heureux, dit Caillou.



ILLUSTRATION MURIEL MOORE

Les mots dans la bouche

PAR LUCIE BONIN

Une Libanaise, émigrée au Québec, ne sait ni lire ni écrire et ne parle que l'arabe. Parce que les autres s'expriment à sa place, elle distribue son amour autrement. Pour Dounia, dire est devenu une recette de courges au yogourt, une abondance d'ingrédients qui lui évite l'étalage de sentiments désormais inutiles et inintéressants, croit-elle. «Ce qui est fait est fait. Aucun mot ne me redonnera mes cinq ans.» À la fin de sa vie, elle affronte tout ce qui l'a séparée des siens, du monde. Elle raconte sa solitude, la décorative comme une crevette et nous l'offre sur un plateau de confidences, d'où émerge une culture orale saupoudrée de cardamome.

Abla Farhoud traite avec un infini respect des affres de l'exil au sens large. Exil d'un pays, oui, mais d'une culture aussi, d'un vocabulaire surtout. Ce roman inspiré par sa mère donne une voix aux personnes illettrées, exclues. «Avec tous ces livres, pourquoi le monde ne va-t-il pas mieux?» La réponse pousse entre les lignes comme des fleurs tenaces. Un hommage à ceux et celles qui se taisent, un cadeau aussi.

Abla FARHOUD
Le bonheur a la queue glissante
L'Hexagone, 176 p.